

Florence Hinckel

l,
l'été
où
je suis
né

Scripto

Florence Hinckel

l'été
où
je suis
né

Gallimard

© Je Bouquine, Bayard Presse, 2010.

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2011, pour la présente édition.

Une acquisition extraordinaire

Je m'appelle Léo, et pourtant, quand Claire ou Charles le disent, « Léo », je mets un moment à réaliser que c'est moi. Qu'est-ce que ça signifie, un prénom ? Pourquoi je m'en souviendrais ? Aucune raison : je le prononce si peu moi-même. Je ne m'appelle jamais.

Mes parents disent que je suis toujours ailleurs. Ils le disent d'un air un peu ennuyé, mais ce n'est pas moi qui ai commencé. Ce n'est pas eux non plus, à vrai dire. C'est plutôt celle qui a décidé à ma naissance que je n'allais pas continuer à vivre en sa compagnie. Ma mère biologique. C'est peut-être pour ça que « Léo » ne me dit rien : ma mère m'appelait sans doute autrement dans sa tête de mère. Elle, c'est pire, elle s'appelle X.

Avant toute cette histoire, je lui parlais, et je lui disais des trucs comme : *C'est malin, X, t'as*

toujours été qu'une croix dans ma tête. Ça a sans doute noué quelques trucs. La preuve, c'est que j'ai jamais pu retenir les tables de multiplication. Je suis superbon en maths pourtant, mais ça j'ai jamais pu. 3×9 . Je lisais jamais 3 fois neuf, mais 3 ix 9. $3 \times 9 =$ blanc. Ben ouais, X, c'est ça que t'as fait, mais tu t'en fous, tu t'es refait une autre vie, une vie que je connaîtrai sans doute jamais, même si je pense qu'elle doit pas être vraiment extra, sinon tu m'aurais pas laissé après m'avoir porté neuf mois.

Ça, c'est ce que j'ai réussi à lui dire en pensée après des années de psy, tous les jeudis soir après l'école, de six à douze ans. Il paraît que tous les enfants nés sous X s'imaginent que c'est leur faute. Que leur mère n'a pas voulu d'eux. Que c'est parce qu'elle ne les aimait pas. Donc qu'ils ne sont pas aimables. On voit le topo, quoi. Je l'ai cru, ça. Ouais. Je m'en souviens bien, de l'avoir cru. Mais je pensais que c'était fini. Mes parents, les autres, ceux qui ont un vrai prénom, deux vrais prénoms de parents réels – Claire et Charles – ont sans doute bien fait leur boulot. Je savais que je pouvais être aimé. Y avait pas de souci. En même temps, ces parents-là, avec leurs prénoms d'eau claire qui roulent sur des galets polis, *Clairécharles*, auraient aimé n'importe qui. Moi ou un autre. Mais c'était idiot de se prendre la tête avec ça.

Je continuais tranquillement à lui parler encore, à X, ça m'occupait durant certains cours, le soir dans mon lit, pendant les repas de famille, bref, quand je ne travaillais pas sur ma bécane. C'était la troisième que je retapais entièrement, à ma façon. Après, je les revends à des copains. Je suis content quand je les vois passer, dans notre petite ville, les motos et les scooters que j'ai refaçonnés. C'est un peu comme si je participais à la décoration du monde. C'est une moto qui passe vite, on a à peine le temps de la voir, mais on la voit quand même. Et ça se remarque plus qu'un truc immobile, comme la fresque qu'il y a sur le mur du bahut. On finit par ne plus la voir du tout à force de la voir. Je ne pourrais même pas dire ce qu'elle représente. Ni même les couleurs. Ce n'est qu'un mur qui ne bouge pas. Et c'est tout.

Mes motos, X, Claire et Charles, quelques potes et les cours, tout ça remplissait ma vie. Je ne recherchais pas autre chose. Et pourtant c'est arrivé, sans que je l'aie voulu et provoqué. C'est ça le plus extraordinaire.

Cette vie-là justement allait pourtant commencer à se simplifier pas mal, vu qu'on était début juin, et que les cours tiraient à leur fin. Les

conseils de classe avaient eu lieu. Comme d'habitude, aucun souci pour moi : sans fournir de gros efforts, j'obtiens toujours de bons résultats.

J'étais passé à la casse où travaille mon ami Ben, Ben pour Benoît, en lisière de la ville. Il m'avait pris le bras pour m'amener à l'écart, derrière une carcasse de Corsa bleu métallique. Il avait adopté un ton de conspirateur pour m'annoncer :

– Tiens, Léo, regarde ça.

Mon regard avait suivi le mouvement de sa main et, au milieu d'un amoncellement de tôle froissée et de câbles rouillés, j'ai vu ce que n'importe qui aurait pris pour un vieux scooter complètement dégingué. Mais moi ce que j'ai vu, c'est une pure merveille accidentée. Pour tout dire : un Chappy, à quatre vitesses à embrayage manuel ! Les Chappy, ce sont ces petits cyclos qui étaient à la mode avant ma naissance. Ce sont des vrais modèles de collection, maintenant. En plus, la bécane avait été customisée. Une jauge-compteur trop classe, un peu rétro. Et de superbes bouchons de valve en forme de têtes de mort.

Grâce à Ben, je l'ai acheté une misère, enfin tout est relatif. Ça a quand même fait un sacré

paquet, pour une épave, mais j'ai rassemblé tout l'argent que j'avais gagné aux dernières vacances en aidant une amie de Claire à vendre des crêpes au comptoir de son resto. Il me restait de l'argent de côté. Je dois dire que Claire et Charles ne sont pas avares en argent de poche. J'ai de la chance. J'ai aussi acquis quelques accessoires et chromes indispensables pour la retaper. Et j'en salivais à l'avance.

Le garage en bas de la maison m'est entièrement dévolu. J'y ai installé tout mon matériel, et il y en a du lourd. Un compresseur d'air, une perceuse à colonne, un établi, un poste à souder... Je m'apprêtais à y passer des heures délicieuses, à transformer ce petit bijou en chef-d'œuvre. Cette fois j'allais le garder pour moi. Je l'admيرerais tous les jours. Je m'endormais comme un bébé en ce temps-là. Facile, il suffisait de compter les petits scooters qui bondissaient l'un après l'autre par-dessus la barrière de mes rêves. Je n'allais pas plus loin que cinq ou six, le sourire aux lèvres.

Mais tout ça, c'était avant cette journée de juin.

On assistait au dernier cours de maths de l'année. Ça et la physique, c'est ce qui m'intéresse le plus. Je crois que j'aime parce que j'ai compris

depuis longtemps que tout dans ce monde est une question de statistiques et de probabilités. La vie, ce n'est que du hasard, et le hasard, ce n'est rien d'autre qu'un tas de chiffres. C'est ce que je disais souvent à X : *T'as pas à te biler, X, t'es pas la seule dans ce cas. Vous êtes cinq cents chaque année à décider de ne pas élever l'enfant que vous avez mis au monde. Ça n'arrive pas qu'aux autres, et cette fois ça m'est arrivé, à moi. T'avais quatre risques sur mille que je tombe sur une famille pas géniale, vu qu'en France il y a soixante-cinq mille enfants maltraités sur seize millions d'enfants en tout. À cette loterie-là, t'as gagné, X, ton fils est bien tombé, il est heureux. Alors quoi? Te bile pas, X, j'espère que ta vie s'est bien simplifiée sans moi et que t'es heureuse aussi. Moi, je sais pas combien j'ai de chances à ce jeu-là. Il n'existe pas de statistiques sur les adultes heureux...*

Le programme de maths de cette année était génial, avec des tas de démonstrations à faire, des tonnes d'équations et d'inéquations à résoudre, des enchevêtrements de courbes à tracer. Du bonheur en barres.

Dans la salle de classe, on n'était qu'une dizaine, parce que, passé le quinze juin, certains croient que c'est déjà les vacances. D'ailleurs mon grand pote Jason n'était pas là, certainement occupé à torturer un crapaud dans son jardin ou à cramer

ses anciens JI Joe en plastique avec une loupe et des brins d'herbe. Parfois, il a encore des occupations de minot comme ça, et ça me fait marrer. Le coup de la loupe, on l'avait fait quelques jours auparavant, et je dois reconnaître que c'était aussi jouissif que de trucider un monstre dans un jeu vidéo. Le visage de la figurine dégoulinait peu à peu, se déformait, un vrai massacre. Je souriais en me demandant à quoi il s'occupait pendant qu'il séchait, et en attendant il n'y avait personne d'assis à côté de moi, vu que d'habitude c'était lui. C'a été le premier événement de l'effet papillon qui s'est ensuivi. Une place libre. L'effet papillon, c'est aussi la théorie du chaos : le battement d'ailes d'un papillon au Brésil pourrait provoquer une tornade au Texas. Sauf que, dans mon cas, rien ne s'est déplacé de continent en continent, mais juste en moi. C'est peut-être aussi vaste. Quoi qu'il en soit, si je m'étais mis à côté de Samuel, ou même du petit Tom, rien de tout cela ne me serait arrivé.

Le cours avait commencé depuis dix bonnes minutes. X, à ce moment-là, était encore une inconnue, mais une autre. Une qu'on pouvait élever au carré, balader d'un côté ou de l'autre du signe d'égalité, passer sur ou sous la barre de fraction. Je trouvais facile d'en faire ce qu'on en

voulait de cette X-là. Et à la fin, j'ai découvert son nom. J'exultais. Cette fois-là, X s'appelait Y/3. Et c'était beau. À ce moment-là, la porte s'est ouverte. Le prof a soupiré :

– Très bien, asseyez-vous. Ce n'est pas au mois de juin que je vais vous faire un sermon sur la ponctualité.

Puis je ne sais pas pourquoi, personne ne saura pourquoi, mais il a ajouté :

– Allons, dépêchez-vous, là, à côté de Sablet.

Sablet, c'est le nom de Claire et Charles. Le mien aussi, par ricochet. Et voilà que je n'étais plus seul avec le carré de l'hypoténuse auquel je m'apprêtais à m'attaquer.

La retardataire s'est assise à côté de moi. C'est sans doute difficile à croire, mais c'était la première fois de l'année que j'étais installé à côté d'une fille. Je connais à peu près les prénoms des filles de la classe, puisque les copains en parlent. Ils disent : « T'as vu son derrière, à Machine ? » Mais ça leur arrive assez souvent d'être plus romantiques : « Bidule, elle a de ces yeux ! On dirait la mer. » Ça c'est surtout Jason, le gars qui a battu le record de chutes amoureuses. Il tombe amoureux plus vite que son ombre. Je l'écoute, Jason, ça me fait rire, mais tout ça est assez loin de moi. Les filles, je veux dire. Je n'ai jamais eu le

temps de m'y intéresser. Pour moi c'est une espèce du type extraterrestre. Je ne comprends pas bien ce qu'elles font dans la vie, à part glousser et lire des trucs débiles. Je les vois un peu comme dans la brume, peut-être parce que je plisse instinctivement les yeux dès que j'en vois approcher une, par méfiance. Je distingue des formes, des bouts de peau nue, des gestes exagérés, tout ça accompagné d'odeurs sucrées écœurantes. Bien sûr, bien sûr, j'aimerais bien en toucher une, juste pour voir. Ça me titille depuis longtemps. Mais pour ça, il faudrait lui parler, faire mine de s'intéresser, passer le barrage de tous ces parfums artificiels, de tous ces vêtements compliqués, et ça me fatigue à l'avance.

Celle à côté de moi, j'ai donc décidé de faire comme si elle n'était pas là. Sûr qu'elle allait me poser des questions, me demander comment résoudre le problème, ou que je regarde comme il était beau son bracelet ou sa bague ou son piercing, ce genre de bêtises. Je ne lui répondrais pas. Et je me suis replongé dans mes calculs. Mais il est passé vingt bonnes minutes sans qu'elle me demande rien. Et tout ce temps-là, elle ne l'a pas passé à gribouiller son cahier avec des dessins de fleurs ou de cœurs ou de je ne sais quoi, mais elle a *vraiment* fait le travail. Puis elle a dit :

– Moi, j’ai trouvé ça. Et toi ?

Elle m’a montré un résultat sur sa feuille. Il n’y avait même pas de ronds sur les i, mais des points ordinaires. Son ongle n’était pas noir ni rouge, ni bicolore, mais rose. Et je n’ai pas retenu ma respiration en me penchant un peu vers elle. Elle sentait bon. J’ai répondu :

– Ouais, c’est juste.

– Comment tu le sais ?

– Parce que j’ai trouvé pareil.

Elle a eu un petit rire.

– Ah oui, alors ça, c’est une preuve.

Ses yeux étaient quelque chose comme mordorés.

Après, je n’y ai plus pensé.

C’est maintenant, après coup, que je me dis que j’étais vraiment aveugle, durant cette période-là. Il me semble bien que souvent elle était là, pas loin, peut-être même tout près, assise à côté. Devant la porte d’une classe, au CDI, dans le petit jardin d’à côté durant les heures de permanence, sur le rebord de la fontaine de la place de l’église, dans le même rayon du centre commercial... Je n’avais rien remarqué.

Il n’y avait presque plus de cours. Il faisait de plus en plus chaud. Les journées s’ouvraient

devant moi comme de grands volets face à une vaste étendue. C'était assez vertigineux. Agréable.

Et toi, X, sur quoi s'ouvrent tes journées? pensais-je alors.

Je travaillais sur mon scooter. Jason était assis sur le coffre de la voiture de Claire et Charles, garée devant le garage puisqu'il n'y avait plus de place à l'intérieur, avec tout mon bazar. Il feuilletait un magazine de voitures sportives.

– Ouah, regarde celle-là!

– Mmmm... C'est une Jaguar.

– Mais non, la nana qui est assise sur le capot!

Il me montrait une fille avec des jambes d'au moins deux mètres, une crinière brillante qui tombait sur ses reins, un short et un tee-shirt riquiqui, et surtout des fesses et des seins incroyables. Bref, le genre de nanas qui n'existent pas dans la vraie vie.

– Ah ouais. Pas mal.

– Trop bonne... Tu sais quoi, je suis sûr que si Vanessa Frigoulet s'habillait comme ça, elle lui ressemblerait.

– Ouais, tu l'imagines se pointer comme ça en cours!

On s'est esclaffés. Claire est alors sortie de la maison. Ça nous a arrêtés tout net. Claire est une femme encore belle pour son âge. Et surtout

elle s'habille avec classe. Il y a des mères, celle de Jason par exemple, qui s'habillent comme les filles du bahut. Je trouve que ça craint.

– Bonjour Jason, dit-elle.

– Bonjour madame.

– Léo, je vais faire les courses pour les dix jours où on ne sera pas là, Charles et moi. Tu veux quelque chose en particulier ?

– Comme d'hab.

Je n'osais pas dire devant Jason que le *comme d'hab*, ça voulait surtout dire une marque de céréales en particulier. Ça faisait un peu trop gamin. Mais Claire m'a adressé un clin d'œil discret.

– OK, Léo, message reçu.

Une fois la voiture démarrée, Jason a posé ses fesses sur mon établi et a chuchoté :

– Quoi ? Tu vas être tout seul pendant plus d'une semaine ?

– Ouais, ça fait des années que Claire et Charles n'ont pas pris de vacances tous les deux. Là ils ont eu une opportunité, alors ils en profitent. Ils vont à...

– Non mais Léo, t'imagines ! T'imagines la liberté ! On va organiser...

– Je t'arrête tout de suite, Jason. Ils me font confiance. Pas de fête, rien. J'ai pas envie de

m'embêter avec ça. Dans tous les films où ils font ça, ça finit mal, pas vrai? Et puis je vais te dire, j'en ai même pas envie.

– T'es vraiment pas drôle, Léo.

– Non, je suis pas drôle. Et tu sais quoi? Je m'en fous.

– Et les filles?

– Quoi, les filles?

– Tu te rends pas compte? T'as une grande maison rien que pour toi durant plusieurs jours, et tu vas pas en profiter? Invite des filles!

– Tu délires complètement, Jason. Tu sais bien que je connais pas de filles.

– C'est l'occasion!

Jason est un rêveur. Plus que ça : fantasmer est pour lui un sport à temps complet. J'ai fini par le laisser faire. Il échafaudait plein de plans plus dingues les uns que les autres pour ces quelques jours où je serais seul. Mais moi, ce qui me faisait le plus plaisir, c'était d'imaginer dix jours où je pourrais me lever et me coucher quand je voudrais, écouter ma musique à fond, jouer aux jeux en réseau des heures entières d'affilée, manger à n'importe quelle heure et n'importe quoi. Et bosser dans mon garage le reste du temps. C'est tout. Et ça suffisait amplement à mon bonheur.

Le rêve

Claire et Charles sont partis deux jours plus tard. Ce n'était pas la première fois qu'ils me laissaient seul, même si ce n'avait jamais été aussi longtemps. À chaque fois ça s'était bien passé, alors ils partaient en confiance. Ils pouvaient. Pour tout dire, je ne voyais vraiment pas l'intérêt de se fourrer dans les ennuis. Rien qu'en traversant la route, je courais le risque de me faire renverser par un taré en voiture. Plein d'autres choses pouvaient m'arriver, comme me trouver sur le lieu d'un attentat, ou sur la trajectoire d'une balle perdue du voisin qui voulait viser le chien qui aboie sans arrêt dans le jardin d'à côté, ou une rupture d'anévrisme... Tout ça sans compter avec un geste malencontreux d'un des dirigeants du monde. *Oups, j'ai glissé sur le bouton rouge qui déclenche la bombe atomique...*

C'est certainement moi le seul gars de cette ville, que dis-je, du département à être né sous X, alors depuis longtemps je sais bien que ça n'arrive pas qu'aux autres. Je ne cesse de le répéter : non, ça n'arrive pas qu'aux autres. Inutile de tenter un diable qui est toujours là à nous épier. Si j'ai la moindre opportunité de rester au calme, sans danger, tranquille, croyez-moi, je saute dessus. Et c'est bien comme ça que je voyais ces dix jours.

Il n'y a qu'une seule chose que je n'avais pas prévue...

Il faisait si chaud qu'on avait pris l'habitude, avec Jason, d'aller tous les après-midi se baigner à la rivière. On connaît un endroit où il n'y a jamais personne, parce que, pour y accéder, il faut traverser durant cinq bonnes minutes des buissons de ronces et d'orties. Les orties, Jason et moi, on ne les craint plus depuis longtemps. Et puis, comme dit Charles, c'est bon pour la circulation du sang. Chacun prend sa mob et se rend dans le hameau voisin. On se donne rendez-vous à l'ombre d'un immense micocoulier, à côté du panneau qui annonce la sortie du bourg. J'arrive toujours le premier, je pose ma bécane contre le muret qui borde la route, je m'y assieds,

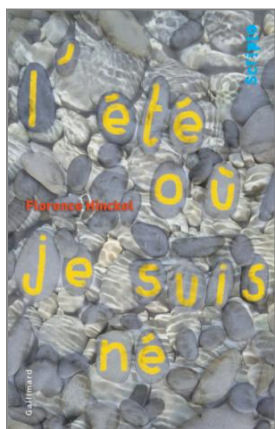


Florence Hinckel est née en 1973 dans le Nord-Est de la France, qu'elle a quitté très tôt pour grandir en Provence, devenue son point d'ancrage.

Elle y a découvert le bonheur des plages ensoleillées et l'odeur des pins aux branches accueillantes. Enfant, elle s'y réfugiait pour y inventer des histoires, ou pour y lire des livres, deux passions qui l'ont toujours accompagnée. Devenue professeur des écoles, elle a exercé dans les ZEP de Marseille, de Guyane ou de Guadeloupe. Ce métier l'a captivée, et ses élèves l'ont touchée au point qu'elle a commencé à écrire pour les enfants et les adolescents.

Elle écrit aujourd'hui à plein temps.

Florence a publié de nombreux romans pour la jeunesse dont, notamment, *LES COPAINS*, *LE SOLEIL ET NABILA*, chez Gallimard Jeunesse, dans la collection Folio Junior.



L'été où je suis né

Florence Hinckel

Cette édition électronique du livre
L'été où je suis né de Florence Hinckel
a été réalisée le 05 septembre 2011
par les Éditions Gallimard Jeunesse.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070642090 - Numéro d'édition : 184201).

Code Sodis : N49522 - ISBN : 9782075021616

Numéro d'édition : 232658.